

## Quatorze

*H. POURRAT; Contes de la Bûcheronne, 129-144 ; Trésor des contes, IX, 41-50.*

Il y avait une fois une pauvre veuve qui n'avait qu'un enfant. Les écus ne lui faisaient guère la guerre, à la bonne femme. Elle ne vivait que de sa quenouille et de quelques quartonnées de terre; de sorte qu'elle aurait pu faire comme tant d'autres, dans ces mauvais pays : placer l'enfant, qui semblait un peu simple, dans une métairie à garder les moutons. Quand on est chargé de famille et qu'on n'est pas chargé d'argent, on est forcé de louer ses petits. Mais elle, elle ne craignait pas l'ouvrage. Elle se dit qu'elle se lèverait un peu plus tôt, se coucherait un peu plus tard. Elle n'avait que ce garçon, elle ne voulait pas s'en séparer.

Il faut savoir aussi qu'elle avait pris conseil d'un certain voisin, qui demeurait comme elle dans ce pays de loups, au bout de la montagne : un vieil oncle, panseur de bêtes, rebouteur et renoueur de membres, charmeur de sang, charmeur de feu. Si vous ne devez pas le répéter, un peu sorcier, pour tout dire. Du reste, en le disant, vous ne lui porteriez pas tort : il était vieux comme les chemins, et il est mort l'autre année, à travailler sur son carreau de dentellière, ainsi que font les femmes de par là.

Il voulut donc qu'on gardât ce garçon à la maison, et il lui imposa le nom de Quatorze. Pourquoi, vous le verrez. Il l'enseigna, le gouverna, lui apprit enfin ce qu'il savait, et il en savait plus qu'il n'y en a dans les livres.

Quatorze n'alla pas aux écoles; il n'eut pas seulement un camarade; personne n'eut connaissance des leçons qui lui étaient faites, et lui tint tout à fait secret ce qu'il avait appris du vieux. Dans le pays il passait pour simplard. Il demeura ainsi entre le bonhomme et sa mère jusqu'à ses dix-sept ans.

Le jour même où il les prit, sa mère lui dit :

« C'est le moment. Pauvre petit, l'heure est venue d'aller à maître. »

Elle lui prépara ses hardes, dans un mouchoir noué des quatre coins; et il partit, son paquet sur le dos, au bout d'un bâton. Il s'en alla devant lui, à l'aventure, vers ce pays où vont tous les chemins du monde.

En allant, en allant, il tombe sur la grand-route. Il regardait de droite, de gauche, ne sachant trop par où passer, quand il vit venir un gros monsieur, monté à l'avantage sur, aussi, un gros cheval.

« Où vas-tu, mon garçon? que cherches-tu par là? »

- Monsieur, je cherche un maître. S'il se trouve que vous ayez besoin d'un serviteur, j'irai chez vous d'aussi bon cœur que chez un autre.

- Ma foi, je te prendrai peut-être pour l'année. Que prétends-tu gagner, garçon?

- Monsieur, je n'aurai pas de grandes exigences. Je n'ai dix-sept ans que de ce matin. Je me contenterai des gerbes que je pourrai rapporter sur mon dos. »

Le monsieur toise ce jeunet, de poil blond, de mine naïve, mince comme une demoiselle et n'approchant guère de ces drus, de ces carrés, qui sont taillés en force.

« En voilà un, pensa-t-il, qui ne sera pas de dépense. Même s'il plie sous les gerbes, il n'en emportera jamais un char. Je me suis bien levé, il faut croire, et puisque je tombe sur une vraie chance, je ne vais pas la manquer. »

« Eh bien! garçon, c'est une affaire conclue. Je te gage pour une année, selon nos conventions. Vois-tu ce château au pied d'un bois de haute futaie, sur la montagne? C'est le mien. Maintenant, je m'en vais en voyage. Mais tu n'as qu'à t'y présenter. J'ai sept domaines, tout est à moi dans le pays. On te donnera du travail. »

Du travail? bon! le travail, c'est ce qu'il me faut. De son pas Quatorze monte au château, parle au maître-valet, lui apprend que le maître l'a gagé pour l'année, et on le conduit à madame.

Madame lui demande son nom, pince le nez à ce nom de Quatorze, veut savoir d'où il sort, quel âge il a, ce qu'il sait faire, trente-six choses.

« Prends une hache. Tu as vu notre bois, derrière notre château? Bon, tu vas y monter, tu y couperas tout ce que tu pourras y couper avant la soupe de midi.

- Bien, madame. »

Quatorze prend le chemin du bois, la hache sur l'épaule.

Au bout de deux, trois heures, midi arrive. On appelle Quatorze.

« Tu en as coupé un peu? lui demande la dame.

- Madame, j'ai fini.

- Tu as fini, oui, puisque te voilà. Mais en as-tu coupé un peu?

- Je vous le dis: j'ai fini. Vous m'avez envoyé là-haut couper tout ce que je pourrai; j'ai des bras: j'ai fini, madame.»

Madame l'envisage. Le garçon se riait d'elle, ou alors, il avait la cervelle dérangée. Finalement, par la basse-cour et une porte de derrière, elle va jeter un coup d'œil à la montagne.

Et c'était cela : rien de plus vrai, il avait abattu tout le bois. Il y en avait grand! Il y en avait des arpents et des arpents, de fayards ou de chênes. Un homme n'aurait pas fait le tour de cette futaie dans le temps que Quatorze avait mis à l'abattre. Il avait couché par terre tous ces gros arbres qui couvraient la montagne derrière le château.

Madame était si saisie qu'elle ne reconnaissait plus l'endroit.

Effarée et ennuyée même, voyant sa futaie en jonchée sur la pente : bien en peine de tout le débit à cette heure.

« Misère de nous ! Comment faire pour seulement aller quérir ce bois ? »

- En seriez-vous embarrassée, madame ?

- Bien sûr, j'en suis embarrassée !

- Vous avez des chevaux ?

- Oui, nous en avons quatre.

- Voilà qui va. Je harnache et j'attelle. Avec quatre chevaux, j'amène le bois ce soir. »

Il a fait comme il avait dit. Dans sa soirée, il a tout amené, des chars et des chars, des chars énormes, comme dans le pays nul bûcheron jamais n'en avait vu. Imaginez si tout roulait, si tout ronflait dans ces chemins. Sabots des chevaux et roues des chars, ces ferrements tiraient des étincelles du roc, comme quand le forgeron bat le fer rouge dans sa forge.

Le soir tombait. Quatorze avait presque fini, il amenait le dernier chargement. Mais avant la fin, rien de sûr. A mi-chemin, il lui arriva un malheur.

Il lui fallut faire ce qu'un autre n'aurait pu faire pour lui.

Il passe derrière un buisson. Pendant ce temps, quatre gros loups surviennent. Ils devaient loger dans le bois et ils n'étaient pas trop contents de voir leur chez-eux sens dessus dessous. Ils se jettent sur les chevaux : chacun le sien. En moins de rien, ils les dévorent.

Quatorze entend le carnage. Il arrive. Il rattrape les quatre loups, qui avaient préféré ne pas l'attendre, leur secoue les puces, leur tourne la peau, jusqu'à les

rendre aussi souples qu'un gant, et alors, avec les restes des harnais les attelle aussi bien qu'il peut.

Quand madame, qui attendait au grand portail, vit arriver le dernier chargement, ces yeux de loups luisant comme des lampes vertes, elle a senti ses jambes se dérober sous elle.

« En seriez-vous embarrassée, madame ? »

Si elle en était embarrassée, de cette cavalerie-là!

« Qu'à cela ne tienne, alors : je les lâche. »

Quatorze déboucla les courroies. Il ne faut pas demander si les quatre messieurs prirent le grand galop. Et ils allèrent chercher un autre chez-eux sur une autre montagne.

Oui, c'était sur ce pied que travaillait Quatorze. Monsieur était revenu de son voyage, et madame et lui ne savaient à quel saint se vouer. Ils s'enfermaient pour discuter durant des heures, disputer, lamenter, s'arracher les cheveux. Mais Quatorze était loué pour un an. Impossible de le renvoyer avant que son temps fût fini.

Enfin, madame eut une idée, un soir.

« Invitons mon frère à venir, qui tire si bien au fusil : il emmène Quatorze à la chasse et il fait de lui son gibier. »

On mande par lettre les choses à ce frère. Il se présente, il dit qu'il veut aller courre le lièvre, or, qu'il n'a pas ses chiens courants, mais que ce dégourdi pourra rabattre les capucins; et il emmène Quatorze dans les garennes, sur ces petites montagnes de serpolet, d'herbe blanche.

« Il n'en coûtera que trois liards de poudre, autant de plomb », pensaient madame et monsieur.

Mais tout à coup ils voient arriver Quatorze, portant sur son dos chasseur, fusil, et carnassière et tout.

« Voilà monsieur votre frère. Un bel oiseau, ma foi! Il me voulait tuer à la place du lièvre. Si je n'avais pas su éviter la décharge ... »

D'un tour d'épaules, il jette son paquet devant eux sur le pavé de la cour.

« En seriez-vous embarrassée, madame ? Je vais le faire passer par-dessus la muraille. »

Il aurait fait comme il le disait.

« Nous n'avons pas pu l'avoir par le feu; tâchons de l'avoir par l'eau », a dit monsieur à madame, un autre soir.

Il avait, lui, un frère qui était meunier. Il a fait une lettre et il a envoyé Quatorze la porter au moulin. Le meunier lit la lettre, fait bien des caresses au garçon, puis dit qu'il veut lui faire visiter le moulin avant de le renvoyer à ses maîtres. Il le lui montre tout, et toujours des gracieusetés, le promène partout; enfin, en le faisant passer devant soi, d'un croc-enjambe il va pour le précipiter sous la grande roue, dans le tourbillon des eaux.

Mais Quatorze l'attrape, attrape son engin de moulin, engrenages et meules, fait un peu la salade, et rapporte le tout à ses maîtres.

« En seriez-vous embarrassés, monsieur, madame? Je vais tout faire passer par-dessus la montagne! »

Quel garçon! Ha, que faire d'un dévorant pareil? Comment se débarrasser de ce terrible? Monsieur vint à apprendre que dans un endroit qu'on disait, il allait se livrer une grande bataille.

« Qu'il prenne l'âne; je prendrai le cheval, et nous irons! » Tout de suite il fait savoir par dépêche qu'il amène un gamin, que c'est pour qu'on le tue ...

Les voilà en campagne. Monsieur n'avait donné aucune arme à Quatorze : ni fusil, ni pistolet, pas même une pétoire de sureau. Ses doigts, rien d'autre. On lui avait dit d'enfourcher l'âne et de suivre. Monsieur allait devant, sur son gros cheval, qui galopait bon train, et il ne regardait pas derrière soi. L'âne, dodelinant de la tête, marchait d'un tout petit train; par moments même, il entendait ne plus marcher du tout. La route poudroyait; Quatorze avait soif, pour tant de poussière; et quand il vit un poirier chargé de poires, il désira d'en faire tomber quelqu'une. Ma foi, il prit son âne comme il aurait pris un morceau de bois, et il l'envoya à travers le poirier. Du coup toutes les poires tombèrent, les mûres, les moins mûres. Quatorze n'y regardait pas de si près : il gobe tout d'une bouchée, s'essuie la bouche, veut remonter sur l'âne. Seulement l'âne était mort, l'âne était assommé, les oreilles pendantes. Quatorze le ramasse, le charge sur son dos, à la chèvre morte, et avance le pas pour rattraper son maître. Au premier tournant, il le rejoint. Monsieur en savait assez, après ce qu'il avait vu de lui, pour ne plus lui poser de questions.

Ils arrivent au lieu où devait se donner la bataille. Du haut de la colline on voyait tout ce peuple : régiments d'hommes et régiments de chevaux. Il y en avait, il y en avait! Encore plus de monde qu'à Ambert un jour de Fête-Dieu, au sortir de la grand-messe. Des milliers, des milliers, par toute la bosse du terrain, montées et plaines: escadrons, bataillons, rangés comme des carrés de blé et des carrés

d'avoine sur les hauts, dans les fonds, tout à perte de vue. Et pour commencer la grande danse, on n'attendait plus qu'eux.

« Tu vois, dit monsieur à Quatorze, il faut combattre et tuer ce monde. »

Les canons se mettent à ronfler, et les tambours à battre : un tel vacarme .que quand tous les tonnerres auraient roulé d'un bout du ciel à l'autre, on ne l'eût pas même entendu. Des galopades à faire danser les arbres. Et des bramées de cris tous à la fois dans une confusion de fumées. Enfin pis qu'à la fin des temps.

Quatorze empoigne l'âne par la queue, comme il aurait pris son mouchoir lesté d'une pierre. Puis il a fait le tour du pays, tapant de tout son cœur sur ce qu'il a trouvé devant soi.

Oh! alors, quelle diablerie! La terre en tremblait toute et coteaux et vallons.

Cette armée qui s'avavançait en force pour lui ôter la vie, lui, il l'a balayée, couchée sur le carreau, déplantée de ce monde.

Ils s'en revinrent, monsieur si abattu, sur son gros cheval monté, qu'il semblait porter le diable en terre.

« Eh bien! monsieur, n'êtes-vous pas bien aise? N'avons-nous pas gagné cette bataille? »

Monsieur et madame pensaient en perdre la tête. Ils se consultaient à longueur de journée, mais ni l'un ni l'autre ne trouvaient quelque moyen de se débarrasser de Quatorze. « Sais-tu bien, dit madame, puisqu'il est pis qu'un diable il faut lui commander d'aller chercher le grand diable d'enfer'. Cette fois-ci, il n'en reviendra peut-être pas. »

Quatorze n'a pas refusé ce travail-là non plus.

« Seulement je n'irai pas avec mes doigts, comme à la bataille. Il me faut des tenailles de cinq quintaux, et le marteau de sept. »

Ainsi muni, il est parti pour le pays des diables. Les chemins, il les savait; mais par où il est passé, personne ne pourrait le dire. S'il y a eu des portes à enfoncer, des coups de fourche à esquiver et des gardiens à mettre à la raison, ce n'est pas ce qui a embarrassé Quatorze. Voit-on pourquoi le vieux lui avait fait porter ce nom, Quatorze? Il était autrement plus fort que quatorze hommes nés de mère : on eût aussi bien pu le nommer Quatre-cents.

Tout en grondait, sous terre, pendant ce voyage. Le pays chauffait et dansait sous les pieds comme un couvercle quand le pot bout.

A la fin des fins, il paraît que Quatorze est arrivé dans une caverne noire comme le péché mortel, toute craquelée à cent crevasses qui lançaient des flammes. Il tombe parmi les diables de vingt sortes, cornus, fourchus, poilus, pointus, très décidés à les lui faire toutes voir. Sachez seulement que Quatorze s'en est débarrassé autant qu'il le fallait. Il est allé au plus gros, qui montrait les dents dans le coin le plus affreux. C'était celui-là qu'il voulait prendre. Il avait la tenaille de cinq quintaux pour le tenir par le nez et le marteau de sept quintaux pour lui taper dessus. Lorsqu'il lui eut suffisamment tanné le cuir, il l'empoigna, et, ce diable énorme, il le leva sur son dos aussi aisément qu'une mouche. Quatorze lui-même ne connaissait pas sa force.

Il eut pourtant du malheur en chemin, cette fois-là encore. Après pareil travail, quelle est donc la personne qui ne voudrait pas souffler un peu? Quatorze n'était pas fatigué, non· mais il s'est assis contre un arbre, au bord de la sente. Et comme le gros diable paraissait assommé, il l'a déchargé à côté de soi, sur l'herbe verte : doucement, aussi doucement qu'il a pu, ainsi qu'un nourrisson qu'on craint de faire partir en cris et en pleurs.

L'autre, le pauvre rat, s'est bien gardé de souffler seulement.

Mais quand il a vu que le sommeil attrapait Quatorze, et que Quatorze donquait - donquer, c'est laisser tomber sa tête à la façon du sonneur qui se pend à la cloche, - il s'est levé en pied sans faire plus de bruit que la souris. Et lui, il a filé ainsi qu'elle aurait fait le long d'une muraille.

Quatorze se réveille : plus de diable!... Il lui a fallu retourner d'où il venait. Croyez qu'il a fait les choses grandement. Après cela, quand il aurait déposé le diable au pied d'un arbre pour aller boire un coup, il l'aurait retrouvé au retour, tant il lui avait fait passer l'envie de fausser compagnie aux personnes. Mais il ne l'a pas lâché, et fatigué ou non, il ne s'est plus assis en chemin. Il le tenait par les tenailles, et il l'a amené ainsi à monsieur et à madame qui ont pensé mourir de frayeur.

« En êtes-vous embarrassés? Qu'à cela ne tienne! je le lâche.»

Il le lâche donc, comme il avait lâché les loups. Et plus vite encore que les loups, le diable regagna son chez-soi.

Cependant, besogne sur besogne, épreuve sur épreuve, cela avait fait passer les jours, et l'année touchait à sa fin. L'heure était venue de payer Quatorze. Il fallut lui fournir autant de gerbes qu'il pouvait en emporter sur son dos.

Les gerbes des sept domaines y passèrent. Et il en aurait pris encore.

Enfin, il voulut bien s'en contenter. Et sa pauvre mère, elle, eut un tel bonheur quand elle le vit revenir, rapportant cette charge!... Elle était quelque peu dans l'âge: ces gerbes de son garçon, ce lui fut du blé, du pain, pour tout le restant de sa vie.